



DESPLAND, Michel, *La religion en Occident. Évolution des idées et du vécu*

Louis-Émile Blanchet

Volume 38, Number 1, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705911ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705911ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Blanchet, L.-É. (1982). Review of [DESPLAND, Michel, *La religion en Occident. Évolution des idées et du vécu*]. *Laval théologique et philosophique*, 38(1), 93–94. <https://doi.org/10.7202/705911ar>

résurrection). L'A. montre ici quelle action, tour à tour libératrice et réductrice, cette pensée si puissamment structurée a exercée sur la forme et le contenu des christologies modernes, catholique et protestante.

La seconde partie évalue les stimulants et les obstacles qu'apporte Hegel à la solution des dilemmes majeurs de la christologie moderne : Jésus de l'histoire et Christ de la foi ; suffisance de la christologie ou prédominance de la sotériologie ; démarche qui procède d'en bas ou révélation qui nous vient d'en haut. Ces alternatives sont comme l'éclatement de la synthèse hégélienne, affrontée, elle-même, en son temps, à des oppositions analogues : Aufklärung et orthodoxie protestante ; criticisme et romantisme ; piétisme et théisme. Du fait de sa faille majeure (selon une formule assez typique de l'ouvrage, « absorption, tant du commencement sensiblement dispersé que du recueillement inassimilable de l'altérité, dans le recentrement final d'un Absolu négatif »), la christologie de Hegel a donné naissance à bien des positions unilatérales. Il y a l'assimilation du Christ à l'universalité d'un mythe, chez Strauss, et l'accentuation extrême de la singularité, chez Kierkegaard ; la réduction du salut à la « condition » anthropologique universelle, chez Feuerbach, et l'exaltation de l'« activité » de la subjectivité croyante, chez Kierkegaard encore ; enfin, la mise en valeur, chez Hölderlin et Schelling, de la différence et de la liberté, face à l'Absolu hégélien. Si ces avatars et ces réactions ont souvent un caractère excessif, la christologie de Hegel peut cependant nous aider, estime l'A., à dépasser les apories de grands systèmes actuels, ceux notamment de Marx, Nietzsche et Bultmann.

La technicité de la langue et la tension d'un style qui procède souvent par allusions et qui est marqué par la subtilité de la pensée dialectique, limiteront cet ouvrage au cercle des spécialistes. Ceux-ci trouveront, en une excellente traduction, un exposé qui se recommande par la richesse de l'érudition, la vigueur de la construction spéculative, la pénétration enfin et la solidité des appréciations.

Gilles LANGEVIN

Michel DESPLAND, *La religion en Occident* (Évolution des idées et du vécu), Montréal, Fides, Coll. Héritage et Projet, n. 23, 1979, (21,5 x 13,5 cm), 583 pages.

L'ouvrage que nous livre M. Michel Despland est remarquable. Il renferme une étude sur la « religion », étude d'un caractère quelque peu spécial toutefois. En fait, il s'agit d'une vaste enquête historique portant sur les différents usages du mot « religion » en Occident chez les auteurs particulièrement représentatifs des idées de leur époque. L'enquête s'étend « des origines gréco-latines à la fin du XVIII^e siècle » (p. 1). Elle ne se borne pas cependant à une sèche énumération des multiples usages du vocable en question, mais va beaucoup plus loin. Il faut se rappeler en effet que les mots sont signes des concepts ; par suite, l'histoire du vocable « religion » est en même temps une histoire des différentes conceptions ou idées qu'on s'est faites de la religion. Il ne s'agit donc pas seulement de l'histoire d'un mot, mais véritablement de l'histoire de l'idée de religion, mieux peut-être des idées portant sur la religion. Or, on ne saurait reconstituer l'histoire d'un vocable pour y découvrir et déceler l'idée ou le concept qu'il véhicule sans rappeler le contexte historique et intellectuel dans lequel il s'insère. Aussi l'auteur a-t-il pris grand soin à rappeler les circonstances et conditions historiques entourant l'usage du mot « religion » à telle ou telle époque par tel ou tel auteur de sorte que son ouvrage constitue en quelque sorte une histoire des idées. La reconstitution de ce contexte lui a permis de retracer avec précision les différents sens du mot « religion ». Il a pu ainsi dégager une longue liste des multiples idées, plus ou moins apparentées, qui ont eu cours durant la période envisagée. Dans un premier appendice, Michel Despland a eu l'heureuse idée de rassembler, en les énumérant simplement, tous les concepts — il en a retenu quarante — qu'il a rencontrés au cours de son enquête sans omettre, dans chaque cas, le nom de celui qui l'a proposé.

Remarquable, cette étude l'est d'abord par son ampleur. Mais si elle est limitée dans le temps et dans l'espace, elle demeure très vaste et très poussée pour autant qu'elle retrace tout le contexte idéologique, social, politique d'une époque de même que l'essentiel de la doctrine d'un auteur utilisant le mot « religion ». Avec raison, l'auteur a apporté un soin particulier à reconstituer ce contexte pour le bénéfice du lecteur, car c'est grâce à ce milieu qu'on peut rattacher une notion précise à l'usage du terme « religion ». Sauf erreur, personne auparavant n'avait entrepris une enquête aussi étendue sur un tel sujet.

Cette étude est également remarquable par son souci d'objectivité. Sauf erreur, elle est menée avec une objectivité admirable, en dehors de toute préférence personnelle. L'auteur rapporte

les opinions de façon tout à fait détachée. Même s'il doit porter un jugement sur tel ou tel point particulier, ce n'est jamais en vertu de critères subjectifs et personnels, mais en vertu de critères qui n'ont rien à voir avec ses préférences personnelles.

Remarquable cet ouvrage l'est encore par sa documentation. Celle-ci est riche, abondante, vaste. Tous les énoncés importants s'appuient sur des citations plus ou moins longues des textes originaux ou autrement sur des renvois aux textes appropriés. Les exposés de la doctrine de chaque auteur sont assurément succincts, mais, grâce aux indications fournies, le lecteur peut facilement satisfaire sa curiosité et faire les vérifications qu'il juge nécessaires ou opportunes.

Un autre aspect qu'il importe de souligner, c'est la simplicité et la clarté de la langue. Ce n'est pas là une mince qualité par les temps qui courent. L'auteur a évité avec bonheur un vocabulaire abstrait, farci de néologismes souvent inintelligibles qui rendent nombre d'ouvrages contemporains en philosophie, en théologie, en sciences sociales, ... peu agréables et peu faciles à lire. Cela ne veut pas dire qu'ici et là dans l'ouvrage tel ou tel terme n'y aurait pas gagné à être brièvement expliqué.

Malgré les grandes qualités qu'il faut honnêtement reconnaître à cet ouvrage, quelques observations ne semblent pas hors de propos. On conçoit aisément qu'une entreprise aussi vaste, si bien menée soit-elle, recèle quelque danger, car il faut nécessairement condenser, résumer, abrégé; ce faisant, on risque parfois d'introduire des imprécisions, des ambiguïtés. Ainsi le passage relatif à l'infidélité chez saint Thomas d'Aquin, tel que rapporté (p. 116), nous paraît quelque peu ambigu.

Une autre remarque. Elle regarde l'emploi de l'expression « théologie naturelle » dans le titre des chapitres 10 et 11. Or, quand on parcourt ces chapitres, on constate qu'il est très peu question de la théologie naturelle au sens strict où on l'entend d'ordinaire. N'est-elle pas entendue la plupart du temps, dans ces chapitres dans un sens beaucoup plus large, de religion naturelle par exemple? En fait, l'auteur n'a pas cru devoir retenir l'expression de « théologie naturelle » dans le titre des chapitres qui servent de divisions à la bibliographie. Serait-ce un signe que l'auteur ne considérait pas « théologie naturelle » comme essentielle dans les titres des chapitres 10 et 11?

Ces remarques sont d'une importance très secondaire et ne diminuent en rien la valeur de

l'ouvrage. Il faut rendre à l'auteur un hommage bien mérité. Son étude est non seulement intéressante à parcourir, agréable à lire, mais encore elle constitue un instrument indispensable pour quiconque s'intéresse d'une manière ou d'une autre aux questions religieuses. Si l'ouvrage ne renferme pas toutes les réponses aux questions qui peuvent être soulevées sur le sujet, on y trouvera sûrement les références nécessaires à l'amorce d'une réponse.

LS-É. BLANCHET

EN COLLABORATION, Écriture et pratique chrétienne.

Congrès de l'ACFEB, Angers, Collection « Lectio Divina », 96, Paris, Éditions du Cerf, 1978, 13,5 x 21,5 cm, 265 pages.

L'Association Catholique Française pour l'Étude de la Bible (ACFEB) consacrait son congrès de 1977 à un thème qui touchait les biblistes et les moralistes: *Écriture et pratique chrétienne*. Quels éléments de la Sainte Écriture peuvent aider le croyant à déterminer le comportement qu'il doit choisir? Quelles orientations la théologie morale peut-elle recevoir de l'Écriture? Une cinquantaine de théologiens familiers avec de tels problèmes s'étaient joints aux biblistes de l'ACFEB. Il y avait des participants de diverses confessions chrétiennes.

La plus large partie de l'ouvrage (pp. 15-236) est consacrée à neuf conférences touchant les aspects les plus divers du thème général du congrès; viennent ensuite six rapports d'ateliers consacrés à des problèmes qui ont trait au même thème général (pp. 237-260). Qu'il nous soit permis de préciser au moins le propos central de chaque conférence dont le texte apparaît dans ces actes de congrès.

Un exégète, Bernard RENAUD, présente d'abord le point de vue d'un bibliste sur ce problème-ci: « Pourquoi et comment un bibliste et un moraliste font-ils référence à l'Écriture? » (pp. 17-34). Il étudie les fonctions archéologisante et actualisante de l'Écriture. Un moraliste, Pierre ARRIBARD, aborde les mêmes questions et soutient qu'au début de sa démarche de moraliste il n'a pas besoin de l'Écriture, mais qu'en cours de route il trouve profit à référer « l'ensemble de la réflexion sur l'agir à l'ensemble de la Bible (prise) comme démarche croyante d'un groupe humain » (p. 30).